

HOMÉLIE 38

«Je vous fais connaître, frères, l'évangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, et par lequel vous êtes sauvés, si vous le gardez tel que je vous l'ai prêché.»

1. Ayant terminé ce qu'il avait à dire concernant les dons spirituels, l'Apôtre passe maintenant à ce qu'il y a de plus nécessaire, à la preuve de la résurrection, car c'est en cela surtout que les esprits étaient malades. Quand il s'agit du corps, si la fièvre a gagné les parties essentielles, les nerfs et les veines, les éléments constitutifs, le mal devient incurable, à moins qu'on ne le combatte avec le plus grand soin. Le péril n'était pas moindre en cette circonstance. Le mal attaquait les fondements mêmes de la piété. De là cette ardente sollicitude que Paul déploie. Il n'est plus question d'un point particulier de conduite, d'un fidèle tombé dans la fornication, d'un autre subjugué par l'amour de l'argent, ou de celui qui se tenait la tête couverte. Il y allait du principe de tous les biens : les Corinthiens étaient en lutte au sujet de la résurrection elle-même. Comme toute notre espérance est là, le diable y concentre toutes ses manœuvres; parfois il faisait entièrement disparaître la résurrection, parfois il leur persuadait qu'elle avait eu déjà lieu. Ecrivant à Timothée, Paul appelait une gangrène cette perverse doctrine, et stigmatisait ainsi ceux qui l'introduisaient : «De leur nombre sont Hyménée et Philète, qui se sont éloignés de la vérité, affirmant que la résurrection est déjà faite et renversant la foi de plusieurs.» (II Tim 2,17-18) Tantôt ils le disaient, et tantôt ils ajoutaient que ce n'est pas le corps qui doit ressusciter, que la résurrection est tout simplement la purification de l'âme. Voilà ce que leur inspirait l'esprit de ténèbres, non seulement dans le but de détruire la résurrection, mais encore dans celui de montrer comme un tissu de fables tout ce qui s'est accompli pour nous. S'ils avaient fini par se convaincre que les corps ne doivent pas ressusciter, ils en seraient venus à croire que le Christ n'était pas ressuscité non plus; en procédant de la sorte, ils auraient même admis qu'il n'est pas venu sur la terre, et que dès lors il n'a rien fait de ce que nous lui attribuons.

Tels sont les funestes artifices du diable. Aussi Paul les traite-t-il d'embûches dissimulées, car l'ennemi ne dévoile pas ce qu'il se propose, ne voulant pas se livrer. Cet esprit pervers se couvre de fausses apparences pour mieux arriver à son but; il s'est glissé dans l'enceinte et jusqu'au cœur : de la ville, il en mine les fondements sans jamais se démasquer, de telle sorte qu'on ne puisse déjouer ses manœuvres et l'arrêter dans ses iniques projets. Paul met constamment la main sur ses pièges; cet homme admirable, comme un habile chasseur, découvre sûrement toutes les ruses; et de là ce qu'il dit : «Ses pensées ne nous sont pas inconnues.» (II Cor 2,11) Le voilà donc produisant au grand jour toutes les trames et tous les artifices, poursuivant l'ennemi jusque dans ses plus secrètes inventions. C'est pour cela qu'il aborde ce point capital après tous les autres; c'était aussi le plus essentiel, celui dans lequel tous nos intérêts se résument. Voyez quelle habileté : d'abord il a mis en sûreté ses frères; puis il va plus loin, et, par surcroît de précaution, il ferme la bouche aux étrangers. Pour mettre les siens en sûreté, il n'a pas recours à des raisonnements difficiles, il s'appuie sur les faits antérieurs, admis par eux-mêmes, objet de leur foi. Rien de plus propre à les tenir en respect par le sentiment de la honte. S'ils avaient refusé de croire après cela, le démenti serait tombé sur eux-mêmes et non sur Paul; ils auraient encouru le blâme d'avoir admis une chose et de l'avoir ensuite abandonnée. Aussi l'Apôtre a-t-il débuté par là, leur montrant qu'il n'a pas besoin d'invoquer un autre témoignage pour établir la vérité de ce qu'il dit; eux-mêmes, qui se sont laissé tromper, sont ses témoins.

Afin que ce soit encore plus clair, il est nécessaire de revenir sur les expressions du texte. Quelles sont-elles ? «Je vous fais connaître, frères, l'Évangile que je vous ai prêché.» Remarquez avec quelle douceur il commence, comme il leur déclare avant tout qu'il ne va rien dire de nouveau, rien d'étrange. Manifester une vérité déjà connue, mais oubliée, c'est en appeler simplement à la mémoire. Ce nom de frères qu'il leur donne n'est pas un faible argument en faveur de sa parole. Si nous sommes devenus frères, en effet, c'est uniquement par suite de l'incarnation. En leur donnant donc cet titre, il prévient toute aigreur, il les attire à lui, et de plus il leur rappelle des biens sans nombre. Cela se confirme par ce qui suit, et ce qui suit, c'est l'Évangile. Or, l'Évangile a pour but de nous montrer en somme que Dieu s'est incarné, qu'il est mort sur la croix et qu'il est ressuscité. Voilà ce qui fut évangélisé par Gabriel à la Vierge, par les prophètes à l'uni vers, et par tous les apôtres ensuite. «Que je vous ai prêché, que vous avez embrassé, dans lequel vous demeurez fermes, par lequel vous avez été sauvés, en le conservant tel que je vous l'ai transmis, à moins que votre foi ne soit vaine.»

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Voyez-vous comme il les appelle en témoignage de ce qu'il leur a dit. Au lieu de s'exprimer ainsi : Que vous avez entendu, il leur déclare qu'ils l'ont accepté. C'est donc un dépôt qu'il leur redemande; il leur montre de plus que ce n'est pas la parole seule qui sert de fondement à leur foi, que cette foi repose sur les œuvres, les signes et les prodiges, de telle sorte qu'elle ne saurait plus être ébranlée.

2. Il ne se borne pas à rappeler les faits anciens, il parle aussi du présent : «Dans lequel vous demeurez fermes.» Il les enveloppe de toute part, il les met dans l'impossibilité de nier, quelque volonté qu'ils en eussent. Aussi ne leur a-t-il pas dit en débutant : Je viens vous apprendre; il leur a dit : «Je vous remets en mémoire,» je vous rappelle ce que vous avez appris déjà. – Et comment les proclame-t-il fermes, alors qu'ils sont chancelants ? – C'est une ignorance qu'il affecte pour leur bien. Il en use de même envers les Galates, mais non de la même façon. Comme il ne pouvait pas simuler l'ignorance à l'égard de ces derniers, il prend une voie différente : «J'ai l'espoir dans le Seigneur, que vous n'aurez pas un autre sentiment.»(Gal 5,10) Il ne dit pas qu'ils ne l'ont pas eu, puisque leur faute était manifeste et même avouée; il se rend garant pour l'avenir. Et cela n'était pas une chose certaine, mais il voulait ainsi les gagner plus sûrement. Dans la circonstance présente, il veut paraître ignorer : «Dans lequel vous êtes fermes;» après cela, leur bien : «Par lequel vous êtes sauvés, si vous le gardez tel que je vous l'ai prêché.» Ma doctrine actuelle n'est qu'une explication, une interprétation; vous n'avez pas besoin d'apprendre un dogme nouveau, il suffit que vous reveniez aux vraies notions acquises. – Il s'exprime ainsi pour prévenir en eux toute arrogance. Que signifient ces mots : «Tel que je vous l'ai prêché ?» Comprenez la résurrection comme je vous ai dit qu'elle devait se faire. Qu'elle doive avoir lieu, je n'ai pas prétendu que vous en doutiez; mais peut-être désirez-vous avoir une connaissance plus nette de cet enseignement. Je vais vous la donner; je sais que vous croyez au dogme lui-même.

Comme il avait avancé cette proposition : «Dans lequel vous êtes fermes,» de peur de les jeter dans l'apathie, il éveille encore en eux le sentiment de la crainte, en ajoutant : «Pourvu que vous le gardiez, à moins que votre foi ne soit vaine.» C'est leur déclarer assez ouvertement qu'il s'agit ici d'une blessure capitale, que la lutte n'est point sur un point accidentel, que la vie même de la foi est en question. Pour le moment, il le dit d'une manière succincte; en avançant, il parlera avec plus de véhémence, il se découvrira complètement, il s'écriera d'une voix forte : «Si le Christ n'est pas ressuscité, inutile assurément est notre prédication, inutile est aussi votre foi.» Vous êtes encore dans vos péchés. Il ne parle pas de même en commençant; c'est insensiblement et par degrés qu'il fallait procéder. «Vous êtes les premiers à qui j'ai transmis ce que j'ai reçu moi-même.» Au lieu d'employer encore ici ces expressions communes : Je vous ai dit, je vous ai enseigné, il répète celle dont il vient de se servir : «Je vous ai transmis ce que j'ai reçu moi-même.» En déclarant ainsi qu'il ne sort pas précisément d'une école, qu'il transmet un dépôt, il établit deux choses : d'abord, qu'on ne doit rien avancer de soi-même; puis, qu'ils ont pour garant de leur foi, non de simples paroles, mais la preuve résultant des faits. En accréditant ainsi sa doctrine, il ramène tout au Christ, et montre qu'il n'y a là rien d'humain. Que signifie cette parole : «Je vous ai transmis avant tout ?» Dès l'origine, et non en ce moment. Il en appelle de la sorte au témoignage même du temps, il fait de plus ressortir la honte dont ils se couvrent par leur changement actuel, après avoir depuis si longtemps embrassé la foi. Ce n'est pas tout encore; la nécessité du dogme n'en ressort pas avec moins d'évidence, et c'est pour cela qu'il leur fut transmis dès le principe. Et quel est ce dogme transmis, je vous le demande ? Il ne le dit pas immédiatement, il commence par affirmer qu'il l'a reçu; mais quoi encore ? «Que le Christ est mort pour nos péchés.» Il ne dit pas sur l'heure que nos corps ressusciteront, il le prouve d'avance en reprenant les choses de loin, en paraissant même s'occuper d'autre chose, en disant : «Le Christ est mort.» C'est le magnifique, c'est l'inébranlable fondement d'abord posé de ce qu'il va leur dire touchant la résurrection. Il ne se borne pas à rappeler que le Christ est mort, quoique ce fût assez déjà pour faire présager la résurrection; il précise mieux sa pensée : «Le Christ est mort pour nos péchés.»

Avant de passer outre, il importe d'entendre ce que disent à ce sujet ceux qui sont infectés de l'hérésie manichéenne, les ennemis de la vérité, les hommes qui travaillent à se perdre. Que disent-ils donc ? – La mort dont l'Apôtre parle ici, disent-ils, n'est autre que la mort du péché, et la résurrection en est la délivrance. – Vous le voyez, rien n'est impuissant comme l'erreur, elle se prend dans ses propres pièges, elle se perce de ses propres traits, on n'a pas besoin de la combattre. Examinez comment les hérétiques se sont eux-mêmes frappés par leurs vaines explications : si telle est la mort dont il est ici question, si le Christ n'a pas pris un corps, comme vous le prétendez, et s'il est mort néanmoins, il était donc, d'après vous,

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

dans le péché. Pour moi, j'enseigne qu'il a pris un corps et qu'il a souffert une mort corporelle; c'est ce que vous niez, et dès lors votre doctrine est celle bien que je vous attribue. Mais, s'il a jamais été dans le péché, comment a-t-il pu dire : «Qui de vous m'accusera de péché ?» (Jn 8,46) «Le prince de ce monde est venu, a-t-il encore dit, et il n'y a rien en moi qui lui appartienne.» (Ibid., 14,30) Il a dit enfin : «C'est ainsi que nous devons accomplir toute justice.» (Mt 3,15) Et comment serait-il mort pour les pécheurs, étant pécheur lui-même ? Celui qui meurt pour les péchés des autres doit lui-même être exempt de péché; à quoi servirait pour les pécheurs la mort d'un être coupable ? Par conséquent, s'il est mort pour les péchés des autres, c'est qu'il n'était pas lui-même sujet au péché. Par conséquent encore, s'il est mort parfaitement innocent, impossible d'admettre qu'il soit mort de la mort du péché, n'en ayant jamais commis d'aucune sorte; il faut donc en revenir à la mort corporelle. Aussi Paul ne se borne-t-il pas à dire : «Il est mort,» et complète-t-il son affirmation, «pour nos péchés.» C'est forcer les plus obstinés à reconnaître ici la mort corporelle; c'est enseigner de plus la parfaite innocence de la victime. Quand on meurt pour les péchés d'autrui, c'est une preuve irrécusable, encore une fois, qu'on est soi-même sans péché. L'Apôtre va plus loin, il ajoute : «Selon les Ecritures.» Nouveau point d'appui qu'il donne à sa doctrine, nouvelle lumière sur le genre de mort. En effet, partout les Ecritures proclament la mort corporelle : «Ils ont percé mes mains et mes pieds ... Ils verront quel est celui qu'ils ont transpercé.» (Ps 21,17; Jn 19,37)

3. Il est aisé d'y trouver beaucoup d'autres passages, que nous ne saurions tous relever, dans lesquels, soit d'une manière formelle, soit d'une manière symbolique, est clairement désignée la mort corporelle, et la mort subie pour nos péchés. Il est écrit : «Pour les péchés de mon peuple, il a souffert la mort ... Le Seigneur l'a livré pour nos péchés ... C'est pour nos péchés qu'il a été couvert de blessures.» (Is 53,85-8) Si vous n'acceptez pas le témoignage de l'Ancien Testament, écoutez la voix puissante de Jean-Baptiste, vous annonçant les deux choses, l'immolation du corps et le motif de cette immolation : «Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.» (Jn 1,29) Ecoutez encore Paul : «Celui qui n'avait pas connu le péché s'est approprié le péché pour nous, afin que nous devinssions en lui justice de Dieu ... Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant fait maudit pour nous ... Dépouillant les Principautés et les Puissances, il les a traînées au grand jour et menées en triomphe.» (II Cor 5,21; Gal 3,13; Col 2,15) Beaucoup d'autres textes prouveraient également la réalité physique et le but moral de l'immolation. Le Christ lui-même nous dit : «Je me sanctifie pour vous ... Le Prince de ce monde est maintenant condamné.» (Jn 17,19; 16,11) Il déclare ici sa mort sanglante et son exemption de tout péché. «Il a été enseveli.» Cela confirme encore ce qui précède; car la sépulture ne saurait regarder que le corps.

L'Apôtre n'ajoute pas : Selon les Ecritures. Il le pouvait; mais il ne l'a pas voulu. Pour quelle raison ? Ou bien parce que le sépulcre était alors, comme il est aujourd'hui, connu de tout le monde; ou bien parce que ce mot est ici sous-entendu. Et pourquoi l'ajoute-t-il ensuite : «Il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures ?» Pourquoi ne s'est-il pas contenté de l'avoir dit une fois d'une manière générale ? C'est que ce point était aussi pour beaucoup une chose obscure. En l'éclairant par cette citation, il se montre inspiré d'une pensée supérieure et divine. Comment n'agit-il pas de même à propos de la mort ? Encore ici, la croix rayonnait aux yeux de tous les hommes : on l'avait vu crucifier, mais on n'en savait pas la cause. Oui, tous apprirent sa mort; mais tous ne savaient pas de même qu'il était mort pour expier les péchés de l'univers. C'est à cause de cela que Paul en appelle au témoignage des Ecritures. Sur ce point, ce que nous avons dit constitue une démonstration assez complète. Nous avons à dire en quel endroit les divines Ecritures attestent sa sépulture et sa résurrection. Jonas en est une figure prophétique, dont le Sauveur lui-même a fait l'application : «De même que Jonas est resté dans le sein du monstre trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits.» (Mt 12,40) Le buisson du désert symbolisait encore ce mystère. Il brillait et ne se consumait pas : le corps du Christ est tombé sous les coups de la mort, qui n'a pu le garder en sa puissance. Le dragon dont il est parlé par Daniel avait cette même signification. Il se déchira par le milieu après avoir pris la nourriture que le prophète lui avait donnée : ainsi l'enfer, après avoir dévoré ce corps, fut ouvert par ce corps même et lui livra passage au moment de la résurrection.

Voulez-vous voir maintenant exprimé par la parole ce que les figures ont mis sous vos yeux, écoutez Isaïe : «Sa vie est retirée de la terre ... Le Seigneur veut le guérir de ses blessures et lui montrer de nouveau la lumière.» (Is 53,8-10) Avant lui, David parlait en ces termes : «Vous ne délaisserez pas mon âme dans l'enfer, ni ne permettrez que votre Saint voie la corruption.» (Ps 15,10) Voilà pourquoi Paul aussi vous renvoie aux Ecritures, afin de vous

apprendre que tout cela ne s'est pas accompli au hasard et sans dessein. Comment, en effet, alors que tant de prophètes l'ont annoncé si longtemps d'avance et consigné dans leurs écrits, alors que les saints Livres ne parlent jamais de la mort du péché à propos de celle du Seigneur, et désignent toujours la mort corporelle, la sépulture et la résurrection, peut-on l'entendre d'une autre manière ? « Il a été vu par Céphas. » Il met en avant celui de tous qui mérite le plus de confiance. « Et puis par les douze. Plus tard il a été vu par plus de cinq cents frères à la fois, dont beaucoup vivent encore et quelques-uns sont morts. Il a été vu par Jacques, par tous les apôtres ensuite. En dernier lieu, il s'est montré à moi, qui ne suis qu'un avorton. » Après la démonstration tirée des Ecritures, il donne celle qui ressort des faits; à la suite des prophètes, il produit les témoins de la résurrection, les apôtres et les autres fidèles. Si par résurrection il avait entendu l'affranchissement du péché, il se fût bien gardé de dire : Tels ou tels l'ont vu. C'est pour établir la résurrection corporelle qu'on parle ainsi, nullement pour dire que les péchés sont effacés.

4. Voilà pourquoi cette expression, « il a été vu, » n'a pas été employée qu'une fois, bien qu'elle ait paru suffisante, en s'appliquant à toutes. Non, c'est deux et trois fois que Paul la répète; elle revient en quelque sorte à propos de chaque témoin. « Il a été vu par Céphas, dit-il, il a été vu par plus de cinq cents frères, il a été vu par moi. » – Mais l'Evangile dément cette assertion, en déclarant que Marie fut la première à le voir. – Il s'agit ici du premier parmi les hommes, et ce fut celui qui avait le plus ardent désir de le voir. – Et quels sont les douze apôtres dont il parle ? C'est après l'ascension seulement que Matthias fut élu, et non aussitôt après la résurrection. – Il est vraisemblable que les apôtres le virent même après l'ascension. Cela n'est pas douteux pour l'apôtre dont il est question. Du reste, Paul ne détermine pas le temps; il rappelle d'une manière absolue le nombre de fois que le Christ s'est manifesté après sa résurrection; et ce nombre certainement est considérable. Jean parle d'une troisième fois; c'est encore lui qui s'exprime ainsi : « Puis il a été vu par plus de cinq cents frères. » (Jn 21,1) Le mot *plus*, quelques interprètes le remplacent par *au-dessus*, au-dessus de leur tête, du côté du ciel, et non point marchant sur la terre; car il voulait établir, avec la foi de sa résurrection, celle de son ascension. D'autres le maintiennent et l'entendent comme nous : « Plus de cinq cents frères, parmi lesquels beaucoup vivent encore. » Quoique je rapporte des faits anciens, j'ai des témoins à produire. « Quelques-uns dorment leur sommeil. » Au lieu de dire qu'ils sont morts, il dit qu'ils dorment, et par cette locution, le dogme de la résurrection est de nouveau confirmé. « Puis il a été vu par Jacques. » Je suppose que ceci s'applique au frère du Seigneur. C'est cet apôtre qui, selon la tradition, imposa les mains à Paul, et qui fut le premier évêque de Jérusalem. « Puis encore à tous les apôtres. » Il en était d'autres que ceux dont nous savons les noms, ainsi les soixante-dix. « En dernier lieu, à la suite de tous les autres, je l'ai vu moi-même, qui ne suis qu'un avorton. » Cette expression respire une humilité profonde. Et ce n'est pas cependant parce qu'il était le moindre de tous qu'il a été le dernier favorisé de cette vision. Quoiqu'il se mette à ce rang, en effet, sa gloire a dépassé de beaucoup celle des apôtres qui l'avaient précédé, de tous même sans exception. D'ailleurs, les cinq cents frères n'étaient pas apparemment meilleurs que Jacques, pour avoir vu le Sauveur avant lui.

Et pourquoi n'a-t-il pas voulu se manifester à tous ensemble ? Pour répandre d'avance les semences de la foi. Celui qui l'avait vu le premier annonçait aux autres une vérité dont ils avaient ainsi la certitude; après cela, l'auditeur était disposé par la parole à désirer plus ardemment voir lui-même le prodige, et de la sorte les voies étaient préparées à la foi. Voilà pour quel motif il ne s'est pas manifesté à tous ensemble, ni même à beaucoup dès le commencement; un seul l'a d'abord vu, le coryphée le plus fidèle. C'est bien à l'âme la plus fidèle de toutes que devait être premièrement accordée cette vision. Les disciples qui le voyaient ensuite, après que les autres l'avaient vu et le leur avaient annoncé, se trouvaient par le fait même de ce témoignage beaucoup mieux disposés à croire; la foi s'enracinait plus profondément dans leur esprit. Le premier favorisé, je l'ai dit d'avance, avait besoin d'une grande foi pour n'être pas jeté dans le trouble par un prodige qui renversait toutes les idées. C'est pour cela que le Christ se montre d'abord à Pierre. L'Apôtre qui l'avait confessé le premier fut jugé digne à bon droit d'être le premier témoin de la résurrection. Mais ce n'est pas pour cela seul que Pierre est ainsi favorisé, c'est encore parce qu'il avait renié son Maître : celui-ci veut lui donner ce surcroît de consolation et lui montrer qu'il n'est pas repoussé, en se manifestant à lui d'abord, en lui confiant le soin des brebis avant de le confier aux autres. Voilà pour quelle raison aussi le Sauveur apparut avant tout aux femmes. L'infériorité elle-même de leur sexe a fait qu'il les a privilégiées, soit à sa naissance, soit à sa résurrection. A la suite de Pierre, chacun des disciples reçoit indistinctement la même faveur; tantôt ils sont en petit

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

nombre et tantôt plus nombreux : ils sont ainsi les uns pour les autres des témoins et des instituteurs, l'enseignement des apôtres sera par là même plus digne de foi.

«En dernier lieu, je l'ai vu moi-même, qui ne suis qu'un avorton.» – Que signifie là cette expression d'humilité, quel à-propos a-t-elle ? Si Paul désire inspirer la confiance et se ranger parmi les témoins de la résurrection, il va certes à l'encontre de son désir; il devait plutôt se relever, faire paraître ce qu'il y a de grand en lui, comme il en a donné plus d'une fois l'exemple quand les circonstances l'ont exigé. – Il parle maintenant avec d'autant plus de modestie, qu'il devra dans la suite prendre un autre ton; le moment n'est pas venu, il sera déterminé par la prudence. Ce n'est qu'après avoir montré cette modération, après s'être accusé bien souvent lui-même, qu'il saura revendiquer le respect. Quel est le motif de sa conduite lorsqu'il fera ressortir son mérite et sa grandeur, lorsqu'il ne craindra pas de dire : «J'ai travaillé plus que tous ?» Cette parole sera d'autant mieux acceptée qu'elle sera l'expression d'une conséquence logique, et non celle d'une idée préconçue. On comprend par là qu'ayant à faire son éloge, en écrivant à Timothée, il commence par s'accuser lui-même. Quand on doit vanter autrui, on parle avec une pleine assurance; mais, quand on est obligé de faire sa propre apologie, et surtout quand on s'appuie sur son propre témoignage, on éprouve une sorte de crainte et de pudeur. Le bienheureux apôtre n'est pas exempt de cette impression, et de là les termes de mépris dont il fait précéder son éloge. Il agit ainsi pour retrancher ce qu'il y aurait d'odieux dans cet éloge personnel, et pour donner ensuite à sa parole une plus grande autorité. Celui qui n'a pas caché la vérité tournant à sa honte, qui déclare ouvertement qu'il a persécuté l'Eglise, qu'il s'est efforcé de détruire la foi, pourra sans éveiller le soupçon se rendre justice en vue de s'accréditer.

5. Quelle humilité sublime ! Il ne s'est pas contenté de dire : «Enfin, après tous les autres, il s'est montré à moi-même,» sachant qu'il est écrit : «Beaucoup qui sont les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.» (Mt 19,30) il ajoute aussitôt : «Comme à un avorton.» Il ne s'en tient pas encore là, il prononce son propre jugement, dont il donne même la raison : «Je suis le moindre des apôtres, je ne mérite pas le nom d'apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.» Il ne parle pas seulement des douze, il parle de tous sans exception. Tout cela part d'une modestie sincère, des dispositions que j'ai déjà signalées; mais de plus, Paul dispose ainsi ses auditeurs à mieux accueillir ce qu'il va leur dire. Si, poursuivant son discours, il se fût exprimé de la sorte : Vous devez croire à mon assertion, le Christ est ressuscité, car je l'ai vu, et je suis de tous le plus digne de créance, ayant travaillé plus que tous; un tel langage eût révolté les esprits. Ayant, au contraire, commencé par s'humilier et se condamner lui-même, il a fait disparaître de son exposition ce qu'elle pouvait avoir de choquant, il a singulièrement fortifié son témoignage. Aussi ne se borne-t-il pas, je viens de le dire, à déclarer qu'il est le dernier, qu'il ne mérite pas même le nom d'apôtre; il le prouve en ajoutant : «Parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.» Le pardon est passé là-dessus sans doute; mais il ne manque pas de rappeler ses anciens torts, pour faire ressortir la grandeur de la grâce. De là ce qui suit : «C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.» Quelle humilité sublime, encore une fois ! Il s'attribue les fautes, et nullement les bonnes œuvres, qu'il attribue complètement à Dieu.

De peur cependant de jeter l'auditeur dans l'indolence, il poursuit : «Et sa grâce en moi n'a pas été stérile.» Cette expression même est empreinte de modestie. Au lieu de dire : Mon zèle et mon activité ont marché de pair avec la grâce, il dit simplement : «La grâce n'a pas été stérile. J'ai travaillé plus qu'eux tous.» Il ne parle pas de gloire, il parle de travail; alors qu'il eût pu mentionner les périls et les morts, il atténue cette affirmation en ne mentionnant que le travail. Puis, se hâtant de revenir à sa modestie habituelle, il attribue de nouveau tout à Dieu, franchissant tout le reste : «Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi.» Quoi de plus admirable qu'une telle âme ? Après s'être humilié tant de fois, Paul a dit une seule chose qui le relève; mais il y revient aussitôt pour déclarer qu'elle n'est pas de lui, pour l'effacer en quelque sorte, et par ce qui précède et par ce qui suit; il n'oublie rien pour atténuer cette parole, qu'il n'a même prononcée que par nécessité. Voyez, par contre, comme il se répand avec complaisance sur ce qui peut le rabaisser : Il est «le dernier de tous à qui le Sauveur se soit montré;» il ne met personne avec lui, qui n'est que «comme un avorton;» il se déclare «le moindre des apôtres, indigne même du nom d'apôtre.» Cela ne lui suffit pas; de peur de paraître s'humilier uniquement en paroles, il en démontre la vérité, il donne la raison de son langage : il n'est qu'un avorton, puisqu'il n'a vu Jésus que le dernier; il est indigne du nom d'apôtre, puisqu'il a persécuté l'Eglise de Dieu. Une humilité de hasard se garderait bien de parler ainsi; ce n'est que d'un cœur vraiment humble que peuvent jaillir de semblables paroles, une telle démonstration.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Il en a dit quelque chose ailleurs : «Je rends grâces à celui qui m'a corroboré, au Christ, parce qu'il m'a jugé fidèle en me plaçant dans le ministère, moi qui d'abord étais un blasphémateur, un artisan de persécutions et d'outrages.» (1 Tim 1,12) D'où vient qu'il a dit ce mot à son avantage : «J'ai travaillé plus qu'eux ?» Il voyait que la circonstance le lui imposait. S'il ne l'avait pas prononcé, s'il n'avait fait que s'annihiler dans son langage, comment aurait-il pu recourir ensuite à son propre témoignage, en même temps qu'à celui des autres, avec espoir de le faire accepter ? Comment aurait-il pu dire : «Que ce soit moi, que ce soient eux, ainsi nous prêchons ?» Il faut qu'un témoin soit entouré d'une certaine considération pour être jugé digne de foi. Comment il a travaillé plus abondamment que les autres, il l'a montré plus haut : «N'avons-nous pas le pouvoir de manger et de boire comme les autres apôtres ? ... Pour ceux qui n'avaient point la loi, je me suis fait comme n'ayant pas de loi.» (1 Cor 9,4-21) Fallait-il lutter de zèle, il l'emportait sur tous; fallait-il montrer de la condescendance, il excellait encore. Plusieurs pensent qu'il fait allusion à son apostolat auprès des Gentils, à ses courses dans la majeure partie du monde. Evidemment donc une plus grande grâce lui avait été départie. La grâce est en proportion des travaux, la grâce est de plus en proportion du zèle déployé. Les moyens qu'il emploie, vous le voyez encore, et les efforts qu'il fait pour se tenir dans l'ombre, n'aboutissent qu'à le montrer le premier de tous.

6. Et nous aussi, formés par de telles leçons, publions nos défauts, taisons nos bonnes œuvres; si nous sommes dans la nécessité de les révéler, n'en parlons qu'avec modestie, attribuons tout à la grâce. Voilà ce que fait Paul, en stigmatisant sans cesse la vie qu'il mena d'abord, en signalant l'action de la grâce dans tout ce qui a suivi sa conversion, si bien que des deux côtés ressort également la bonté divine, soit quand elle l'a sauvé, soit quand elle en a fait ce qu'il a été depuis. Que nul homme plongé dans l'iniquité ne désespère donc de lui-même, que nul homme pratiquant la vertu ne se livre à la confiance : à celui-ci de trembler, à celui-là de montrer du courage. Le négligent ne saurait rester vertueux; le lâche ne pourra jamais se dérober au mal. David nous est un exemple de l'un et de l'autre s'étant un instant oublié, il fit une profonde chute; à peine se fut-il repenti, qu'il revint à son élévation première. Le désespoir et l'indolence, deux travers funestes au même degré : l'un précipiterait de l'abside des cieus, l'autre ne permet pas qu'on remonte l'abîme. Au sujet du premier, l'Apôtre dit : «Celui qui croit être debout doit prendre garde de tomber.» (II Cor 10,12) Il est écrit du second : «Aujourd'hui, si vous entendez la voix divine, n'endurcissez pas vos cœurs;» (Ps 94,8; et de plus : «Relevez les mains abattues et les genoux qui chancellent.» (Heb 12,12) Aussi : quand le fornicateur vient à résipiscence, Paul le ranime-t-il, de peur de le laisser sombrer dans des flots de tristesse. Pourquoi donc vous y livrer pour d'autres motifs, ô homme ? Si, lorsqu'il s'agit du péché, cause unique d'une légitime douleur, l'excès nous est cependant extrêmement nuisible, beaucoup plus le sera-t-il en toute autre occasion.

D'où vient votre chagrin ? de ce que vous avez fait une perte matérielle ? Songez à ceux qui ne peuvent pas même se rassasier de pain, et vous serez promptement consolé. Dans les infortunes réelles, ne déplorez pas ce qui vous est arrivé, rendez plutôt grâces pour les malheurs qui vous sont épargnés. Vous aviez des biens, et vous les avez perdus ? Ne pleurez pas sur cette perte, bénissez Dieu de les avoir quelque temps possédés; dites avec Job : «Puisque nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en accepterions-nous pas les maux ?» (Job 2,16) Considérez de plus une chose : si vous avez perdu vos biens, vous conservez du moins la santé, vous n'avez pas dès lors à gémir sur une double perte. Mais peut-être que votre corps est atteint aussi ? Ce n'est pas le fond des misères humaines, vous surnagez encore. Beaucoup d'autres, accablés déjà par l'indigence et l'infirmité, sont en butte à la rage du démon, errant dans les déserts; d'autres subissent même des épreuves plus terribles. Et Dieu nous garde de souffrir en réalité ce que nous pourrions souffrir ! Avec de telles pensées toujours présentes à l'âme, vous souvenant aussi de ceux qui sont plus malheureux que vous, ne vous affligez pour rien de semblable. Avez-vous péché, gémissiez alors, versez des larmes; je ne vous le défends pas, je vous y engage même, et cependant, ici même il faut de la modération dans la douleur, puisqu'il vous reste la possibilité du retour et de la réconciliation. – Mais vous voyez les autres dans les délices, couverts de riches habits, entourés de considération; tandis que vous êtes dans le dénûment ? – Ne vous arrêtez pas à ces choses extérieures, pénétrez jusqu'aux chagrins dont elles sont suivies. Pour l'indigence, ne vous bornez pas non plus à vous représenter ce qu'elle a de pénible et d'humiliant, songez au bonheur qu'elle cache.

La richesse a les dehors de la joie; mais au dedans, tout est lugubre : c'est tout l'opposé de la pauvreté. Si la conscience de chacun vous était ouverte, vous verriez dans celle du pauvre la sécurité la plus grande avec une admirable liberté, et dans celle du riche les

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

terreurs, les troubles et les tempêtes. Si la vue du riche vous est un tourment, il est encore plus tourmenté lui-même à la vue d'un plus riche que lui; si vous le craignez, il ne craint pas moins l'autre, et sous ce rapport il ne l'emporte pas sur vous. Peut-être est-ce en voyant l'homme investi de la puissance que vous êtes affligé, votre condition étant de subir le joug de l'autorité, de vivre en simple particulier ? N'oubliez donc pas le jour de la reddition des comptes, ni les troubles, les périls, les labeurs, les obséquiosité, les veilles, et tant d'autres tribulations qui précèdent ce jour. Nous tenons ce langage à ceux qui ne veulent pas aborder une plus haute philosophie; si cela vous est connu, nous pourrions vous consoler par des réflexions d'un ordre plus élevé; pour le moment, nous devons nous tenir dans une région inférieure. Lors donc que vous verrez un riche, pensez à quelqu'un plus riche que lui, et comprenez qu'il en est au même point que vous. De celui-là, portez les yeux sur celui dont la pauvreté dépasse la vôtre, à tant de pauvres qui vont dormir sans avoir apaisé leur faim, à ceux qui ont perdu l'héritage de leurs pères, à ceux qui sont renfermés dans les prisons, et qui chaque jour implorent la mort. Ni la pauvreté ne plonge dans la tristesse, ni la richesse n'enfante la joie; ces deux états dépendent de nos dispositions intérieures.

Commencez par le plus infime degré : le balayeur des rues se tourmente et soupire de ne pouvoir pas s'affranchir d'un trafic qui lui paraît si misérable et si honteux; faites qu'il puisse le quitter et qu'il soit dans une honnête aisance, vous le verrez bientôt se lamenter de nouveau de n'avoir pas au delà du nécessaire; accomplissez son désir, il demandera deux fois plus encore, et ne sera pas dès lors moins tourmenté qu'auparavant; doublez, triplez sa fortune, il gémira de ne pas avoir un emploi public; donnez-lui cette charge, il se trouvera malheureux de ne pas occuper un plus haut poste; à peine l'a-t-il obtenue qu'il veut être à la tête de la république, et puis il veut le souverain pouvoir; une seule nation ne lui suffit même pas, il devrait en avoir plusieurs à ses ordres; ce ne serait pas même assez, il lui faudrait l'univers. Le préfet gémit de ce qu'il n'est pas monarque, et le monarque de ce qu'il n'est pas seul à posséder cet honneur; serait-il seul qu'il voudrait de plus commander aux barbares, à toutes les contrées du monde; si ce monde était soumis à son pouvoir, pourquoi n'en voudrait-il pas un autre ? Une fois lancée dans cette voie sans limites, sa pensée ne lui laisse plus un instant de repos.

7. Vous le voyez donc bien, faites, un roi du dernier des hommes, et vous ne guérez pas son chagrin; corrigez d'abord la cupidité qui s'est emparée de son âme. Procédons maintenant en sens inverse, et du faite des honneurs faisons descendre le sage jusqu'à la dernière condition; nous ne réussissons pas à l'affliger, à le jeter dans la tristesse. Oui, parcourons en descendant les mêmes degrés, renversons en esprit le monarque de son trône et dépouillons-le de sa dignité; il n'en éprouvera certes aucune peine, s'il veut réfléchir à ce que nous avons dit. Il ne songera pas à la perte qu'il vient d'essuyer, il se contentera de la gloire qui lui reste, d'avoir bien usé du pouvoir. Otez encore cette dernière consolation, et sa pensée se portera sur les simples particuliers, sur ceux qui n'ont jamais eu de pouvoir semblable; et les richesses suffiront pour le consoler; dépouillez-le même des richesses, il considérera ceux qui sont dans la médiocrité; enlevez-lui l'aisance et laissez-lui seulement le nécessaire, ceux qui ne le possèdent pas, qui luttent continuellement avec la faim ou qui sont dans les prisons lui reviendront alors à la mémoire; assignez-lui ces sombres demeures, il se verra bien au-dessus des infortunés que tient une maladie incurable, qui souffrent d'intolérables douleurs. De même donc que le balayeur devenu roi n'aura pas la tranquillité de l'âme, de même le monarque dans les chaînes n'aura pas de véritable tristesse. Non, encore une fois, la richesse ne donne pas le bonheur, et la pauvreté ne fait pas le malheur; tout gît dans notre âme, et nous sommes malheureux parce que notre entendement s'égare, ne peut s'arrêter nulle part et vise toujours à l'infini. Quand un corps est sain, il jouit d'une santé parfaite, ne se nourrirait-il que de pain : un corps maladif, aurait-il une table somptueuse et variée, n'en devient que plus faible. Il en est ainsi de l'Âme : est-elle faible et resserrée; elle ne se dilatera pas sous l'éclat du diadème, à la cime la plus élevée des honneurs; tandis que l'lune du sage goûtera les plus pures délices dans les cachots et les fers, dans le dénûment de toute chose.

Pénétrés de ces pensées, regardons toujours au-dessous de nous. Il est une autre consolation, mais essentiellement philosophique et qui dépasse de beaucoup les sentiments de la foule. En quoi consiste cette consolation ? A se dire que les richesses ou la pauvreté, l'honneur ou la honte ne sont rien; que tout cela n'a qu'un temps très court et ne diffère même qu'en paroles. Mais il en est une bien supérieure à celle-là, et nous la puisons dans la méditation des biens et des maux de la vie future, les seuls vrais biens, les seuls vrais maux. Comme de telles considérations échappent néanmoins au grand nombre, ainsi que je l'ai déjà

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

remarqué, nous avons dû nous arrêter à celles qui précèdent, dans le but même d'amener graduellement aux autres ceux qui les auront accueillies. Pénétrons-nous de toutes ces réflexions, je le répète, et mettons pleinement ordre à notre vie; aucun événement imprévu ne pourra plus alors nous abattre. Si nous voyons des riches en peinture, nous ne dirons pas qu'ils sont dignes d'envie, et nous ne plaindrons pas davantage les pauvres dans le même cas. Ces images ont cependant plus de consistance que les riches vivants, et la peinture se maintient plus longtemps que la réalité. Un portrait restera quelquefois cent ans avec ses belles apparences, et le riche, quelquefois aussi, ne passera pas un an à se plonger dans les délices sans perdre les biens qui les lui procurent. Réfléchissons sur tout cela et prémunissons de toute part notre lune contre les assauts d'une douleur peu raisonnable. Nous ferons ainsi la traversée de la vie présente avec une douce satisfaction, et nous acquerrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.